

CRUAUTÉ ENVERS LES ANIMAUX ET COMPORTEMENT AGRESSIF

En 1838, Pierre Rivière, un jeune homme de 20 ans aux cheveux et sourcils noirs, front étroit et regard oblique, était jugé pour le triple assassinat de sa mère, sa sœur et son frère, puis condamné à mort. Dans les archives du procès rassemblées par le philosophe Michel Foucault dans son ouvrage *Moï, Pierre Rivière, ayant égorgé ma mère, ma sœur et mon frère* (1973), on découvre qu'il maltraitait rudement et sans motifs ses chevaux, et martyrisait toutes sortes d'autres d'animaux.

Voici ce qu'écrivait le délinquant : « Je crucifiais des grenouilles et des oiseaux, j'avais aussi imaginé un autre supplice pour les faire périr. C'était de les attacher avec trois pointes de clou dans le ventre contre un arbre. J'appelais cela enuepharer, je menais les enfants avec moi pour faire cela et quelques fois je le faisais seul. »

Aujourd'hui, lorsque des tragédies aussi spectaculaires et rares que des meurtres en série ou de masse se produisent, les antécédents des auteurs sont passés au peigne fin, notamment s'il s'agit de jeunes criminels. La cruauté envers les animaux fait partie des indices qui auraient certainement dû inquiéter l'entourage d'Eric Harris et Dylan Klebold qui, le 20 avril 1999 dans le lycée de Columbine, aux États-Unis, ont froidement abattu douze élèves et un enseignant avant de se donner la mort. L'analyse de leur histoire personnelle a montré que ces adolescents de 17 et 18 ans s'étaient vantés d'avoir mutilé des animaux. S'agit-il d'un fait isolé ? L'étude minutieuse des dossiers de 23 auteurs de fusillades en milieu scolaire ayant eu lieu entre 1998 et 2012 confirme que 43 % d'entre eux avaient été violents envers des animaux avant le massacre.

La question des corrélations entre les cruautés envers des victimes animales et humaines est traitée aujourd'hui de manière très systématique. La revue scientifique *Research in Veterinary Science* a recensé 96 publications consacrées à cette question depuis 1960. Dans 98 % des articles, les violences envers les humains et les animaux étaient reliées, ce qu'a confirmé récemment la première enquête réalisée en France sur le sujet auprès de plus de 12 300 adolescents.

La permanence de ce lien statistique a conduit plusieurs autorités publiques à s'intéresser à la manière dont les gens traitaient les animaux afin de déceler ou de prédire les violences envers les personnes. Depuis 2015, la police américaine collecte des données sur les actes de cruauté envers les animaux domestiques, qui sont ensuite mises en relation avec des violences familiales ou des homicides. En psychiatrie, le manuel de référence servant à catégoriser les troubles mentaux prend en compte depuis 1987 les violences commises envers les animaux pour diagnostiquer un problème de comportement. Dans certains pays, les travailleurs sociaux sont sensibilisés au sujet et comptabilisent les signes de maltraitance animale dans leurs indicateurs de problèmes familiaux.

L. Bègue-Shankland, *Face aux animaux. Nos émotions, nos préjugés, nos contradictions*, Odile Jacob, à paraître en février 2022.



qu'une large majorité de garçons des quartiers les plus pauvres avait de moins en moins souvent recours à l'agression physique entre 6 et 15 ans. Seul un petit groupe (4%) ne respectait pas cette tendance et présentait le niveau d'agression le plus élevé, et un autre groupe (14%) n'avait jamais eu de conduite agressive notoire.

Dès lors, il est devenu crucial de s'intéresser aux manifestations précoces d'agression et à leur évolution. Pouvait-on déceler des indices de violence durant l'enfance et, si oui, étaient-ils prédictifs des comportements d'agression chez les adultes ? Ces questions, aussi importantes du point de vue scientifique qu'elles sont sensibles d'un point de vue sociétal, ont suscité plusieurs recherches observationnelles auprès de jeunes enfants dans les crèches, ainsi que des études de suivi longitudinal (au fil des ans) de cohortes. Ces travaux ont mis en évidence un ensemble d'indices plus fréquemment rencontrés durant l'enfance des personnes ayant une conduite agressive à l'âge adulte.

DES SIGNES PRÉCOCES

Les recherches auprès des bébés ont montré que chez la plupart des enfants, la fréquence des comportements agressifs diminue dès la petite enfance. Si, dès 3 mois, le bébé est déjà capable de reconnaître la colère, une émotion universellement liée à l'agression, ce n'est qu'entre 4 et 7 mois qu'il manifeste lui-même de la colère en réponse à la frustration. L'expression des réactions colériques culmine entre 7 et 23 mois, avec une moyenne de 1,3 éclat de colère toutes les 10 heures. La colère enfantine se manifeste ordinairement par des pleurs, des trépidations, des coups de pied et la projection d'objets.

Les actes d'agression augmentent ensuite graduellement jusqu'à 24 mois avec la marche, et à 2 ans une interaction sociale sur quatre est de nature agressive. L'agression instrumentale notamment – par exemple pousser un autre enfant afin d'accéder à un jouet – est rapportée par 30% des parents à 14 mois, mais par 60 à 75% d'entre eux à 30 mois. Des différences sont déjà perceptibles entre les garçons et les filles. À 17 mois, 5% des garçons et 1% des filles manifestent fréquemment des conduites agressives, et cette différence reste constante à 29 mois.

Durant la deuxième et la troisième année, les formes d'agression se diversifient parallèlement à la maturation de la coordination motrice, et leur fréquence diminue. Les conduites agressives apparaissent lors de conflits avec les pairs par l'usage de la force physique (pousser, frapper, donner des coups de pied) ou, de la part des filles, moins enclines à la violence physique, d'agressions verbales et relationnelles, comme l'exclusion.

Ensuite, les conduites d'agression physique déclinent progressivement, mais celles qui

persistent sont souvent plus violentes. Ainsi, plusieurs analyses longitudinales indiquent qu'avant l'âge de 4 ans environ 10% des enfants se distinguent des autres par une plus forte propension à l'agression. Ces tendances sont-elles appelées à perdurer? Depuis plus de quarante ans, les études révélant que les tendances à l'agression sont chroniques se sont accumulées. Elles montrent que des différences précoces prédisent, dans une proportion significative, les conduites agressives à l'âge adulte. Une recherche a ainsi établi que 73% des garçons condamnés pour délit violent à 18 ans avaient déjà arboré des formes de conduite agressive durant leur enfance, dont les victimes étaient des pairs, mais aussi parfois des animaux (*voir l'encadré page ci-contre*).

En 1979, en agrégeant 16 études longitudinales consacrées à la conduite agressive chez les garçons durant l'enfance et l'adolescence, le psychologue norvégien Dan Olweus a évalué la stabilité de ce comportement. Il a ainsi constaté que les tendances agressives étaient quasiment aussi stables dans le temps que le quotient intellectuel: les comportements agressifs des enfants après un an de suivi étaient statistiquement prévisibles dans 58% des cas, et ils l'étaient encore dans 47% des cas au bout de cinq ans, et dans 36% au bout de dix ans. Ces résultats ne permettent pas de déterminer avec certitude si un enfant sera encore enclin à l'agression à l'âge adulte. Néanmoins, ils montrent qu'un lien existe entre les conduites des jeunes enfants, des enfants, des adolescents et des adultes.

UN RÔLE DÉTERMINANT DES PAIRS

Plusieurs facteurs extérieurs sont par ailleurs susceptibles de favoriser l'installation du recours à l'agression. Les pairs, en particulier, jouent un rôle déterminant. Les conduites agressives portent atteinte à des victimes, mais compromettent aussi les perspectives sociales de leurs auteurs. Les études sur les affinités à l'école montrent que la plupart des enfants rejettent les pairs agressifs. Or un tel ostracisme représente une source de frustration: en 2005, une équipe américaine a montré de manière expérimentale que des personnes qui venaient d'être victimes d'exclusion au laboratoire étaient plus agressives envers de nouvelles personnes, moins coopératives et prosociales, et plus enclines à tricher par la suite. Une telle hostilité n'est pas sans effets.

En 2003, dans une étude sur les fusillades ayant eu lieu dans les écoles américaines entre 1995 et 2001, Mark Leary, alors à l'université Wake Forest, aux États-Unis, et ses collègues ont montré que plus de 85% des auteurs de ces fusillades avaient subi un rejet répété des autres élèves. De nombreux travaux

criminologiques suggèrent que le sentiment d'exclusion représente l'un des facteurs de risque les plus couramment associés à la violence extrême, et ce bien davantage que l'appartenance à un gang délinquant, la précarité économique ou l'usage de drogue.

Par ailleurs, ce rejet contribue à ce que les enfants agressifs s'apparient davantage avec d'autres qui leur ressemblent, ce qui amplifie leurs dispositions par des effets de socialisation. James Snyder, de l'université d'État de Wichita, aux États-Unis, et ses collègues ont ainsi montré en 2005 qu'à l'école maternelle

Le sentiment d'exclusion est l'un des facteurs de risque les plus couramment associés à la violence extrême

l'association à des pairs ayant des conduites agressives augmentait l'agressivité des enfants dans la classe et dans la cour de récréation pendant deux années consécutives.

On peut identifier deux processus d'influence des pairs. Tout d'abord, les groupes de pairs délinquants se forment sur la base d'un principe général d'homophilie: les interactions avec des personnes partageant certaines similitudes sont favorisées, ce qui conduit les personnes agressives à s'associer. Par ailleurs, le groupe fournit un cadre où se transmettent des normes proagressives, ainsi que les conditions de réalisation de conduites agressives. La violence est donc apprise et stimulée au contact des pairs délinquants, comme l'attestent plusieurs recherches longitudinales. Par exemple, en 2004, une étude américaine sur quelque 800 jeunes de Pittsburgh a montré qu'après leur entrée dans une bande, les nouveaux membres intensifiaient leur violence et les atteintes à la propriété. Un retour au niveau initial était observé lorsque les adolescents quittaient la bande.

De fait, dès 1996, une métaanalyse agrégeant 131 études indépendantes publiées entre 1970 et juin 1994 et totalisant plus de 700 000 participants, réalisée par une équipe canadienne autour de Paul Gendreau, de l'université du Nouveau-Brunswick, a révélé que

parmi un ensemble de variables démographiques, familiales et personnelles, l'inclusion dans un réseau d'amis impliqués dans des activités criminelles était l'un des prédicteurs statistiques les plus robustes de la criminalité adulte, aux côtés de l'expression d'attitudes ou de cognitions antisociales, le diagnostic de personnalité antisociale, et un parcours délinquant durant l'enfance ou l'adolescence. Les facteurs socioéconomiques de la famille d'origine arrivaient en second plan.

DES VARIABLES FAMILIALES

La famille représente néanmoins un environnement relié à l'agression de deux manières. Premièrement, le cadre familial constitue la matrice principale du développement émotionnel de l'enfant. Les caractéristiques des échanges quotidiens entre les membres de la famille ont donc un effet important sur le sentiment de sécurité et les capacités relationnelles des enfants. Une étude que nous avons menée en 2016 en France avec le sociologue Sebastian Roché auprès de plus de 12 500 adolescents indique que ceux qui avaient une relation non gratifiante avec leur mère portaient plus fréquemment une arme sur eux, indépendamment de nombreux facteurs socioéconomiques. Des relations plus détériorées avec les parents sont également liées à la pratique d'actes de cruauté sur les animaux, comme je l'ai observé en 2020 sur un autre échantillon de 12 000 adolescents.

Ces observations ne sont d'ailleurs pas spécifiques au contexte occidental. Une étude réalisée dans 60 sociétés différentes a en effet montré que les enfants rejetés par leurs parents se révélaient plus hostiles et agressifs que les autres.

Deuxièmement, la famille représente un lieu d'apprentissage possible de la violence comme auteur ou victime. La valorisation ou la désapprobation de la violence par les parents façonne considérablement les conduites quotidiennes de leurs enfants.

Ces deux types d'influence développementale sont centraux, mais n'épuisent pas l'ensemble des explications susceptibles de rendre compte des liens entre la famille et l'agression. Tout d'abord, il existe une continuité générationnelle dans l'exposition à de multiples facteurs de risque, comme des substances dangereuses présentes dans le logement familial et ayant une incidence sur le fonctionnement cognitif, voire sur le comportement.

Ainsi, en 1996, une équipe de l'université de Pittsburgh a mis en évidence, dans une cohorte de 850 garçons à l'école primaire, une corrélation entre la quantité de plomb détecté dans les os et le risque de développer un comportement antisocial et délinquant. Et en 2001,

une étude allemande sur 171 enfants nés entre 1993 et 1995, et suivis jusqu'à 42 mois, a montré que le développement cognitif et moteur durant cette période de l'enfance est inversement corrélé à la concentration de polychlorobiphényles dans le lait maternel.

Massivement utilisés jusque dans les années 1970, notamment comme fluides diélectriques dans divers équipements, ces composés ne sont plus produits ni utilisés en France depuis 1987. Classés parmi les polluants organiques persistants, ils restent cependant très présents dans le sol et les produits alimentaires d'origine animale.

L'exposition prénatale aux hydrocarbures aromatiques polycycliques, des polluants atmosphériques, affecte aussi le développement cognitif des enfants à 5 ans, comme l'attestent deux études sur des cohortes d'enfants suivis depuis leur gestation, dans les années 2000, l'une en Pologne et l'autre à New York.

Les facteurs de risque auxquels les enfants sont exposés chez eux ne sont pas que chimiques : pauvreté, ressources limitées, violences, éclatement familial, trafic, usage parental de substances sont autant d'éléments susceptibles de favoriser la transmission intergénérationnelle de l'agression. Sans compter le critère de similitude qui, souvent, intervient dans la formation des couples, ce qui peut amplifier les dispositions agressives.

Par ailleurs, les membres d'une même famille s'influencent mutuellement : un frère ou un parent constituent des modèles d'apprentissage permanents. En outre, les méthodes et l'implication éducative des parents peuvent favoriser le développement de la violence.

C'est ce que nous avons observé en 2005 avec Sebastian Roché, dans un échantillon de 1 129 enfants de Grenoble et Saint-Étienne âgés de 13 à 18 ans, dont la moitié étaient des aînés et l'autre moitié au milieu de la fratrie. Les méthodes disciplinaires des parents, comme l'usage de châtiments corporels ou l'incohérence éducative, étaient liées à un



TRIBUNES DU MUSÉUM

LAURENT BÈGUE-SHANKLAND
interviendra le samedi
4 décembre après-midi lors
de la Tribune **Histoire naturelle
de la violence** du Muséum
national d'histoire naturelle,
à Paris.

Événement gratuit,
informations sur
mnhn.fr/tribunes-violence



Les enfants rejetés par leurs parents se révèlent plus hostiles et agressifs que les autres

